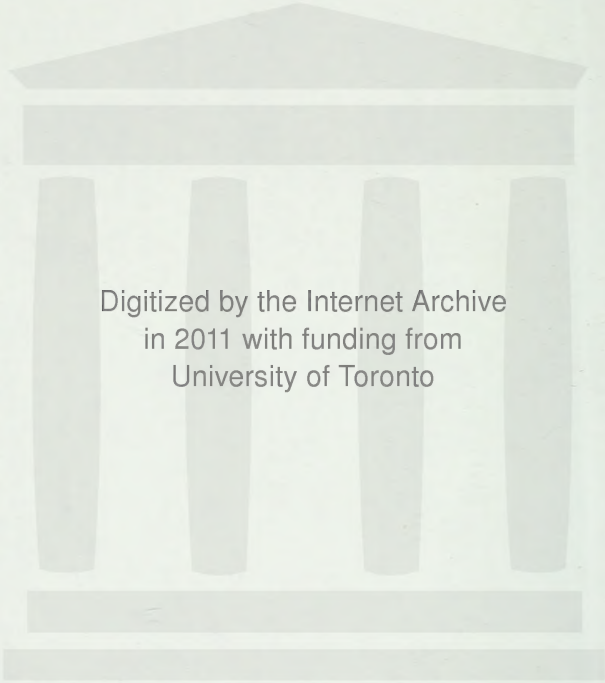
PQ
2635
.052A84
1921



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/amourcouleurdepa00roma

AMOUR COULEUR DE PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires hors commerce, numérotés de I à XXV, et cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 500, tous sur papier vergé à la forme des Manufactures d'Arches.

Exemplaire N° 353

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Russie. Copyright by Librairie Gallimard, 1921.

AOUT 2 8 1973

JULES ROMAINS

AMOUR COULEUR DE PARIS

SUIVI DE PLUSIEURS AUTRES POÈMES

avec un portrait de l'auteur
gravé par
A. D. DE SEGONZAC

ÉDITIONS
de la nouvelle revue française
PARIS 3, rue de Grenelle 1921

Université
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2635
.052 A84
1921

Amour couleur de Paris

I

Amour couleur de Paris.

Une flamme à peine heureuse
Naît dans le haut de la rue;

Une lumière publique
Offerte au profond azur;

Un feu doré tout de même
Qu'assiège un fin brouillard gris;

Une flamme assez heureuse.

Amour couleur de Paris.

II

Tout le meilleur de l'azur,
N'en reste-t-il qu'une cendre —
Soir impalpable —
et des murs?

Pourtant les vitres encore
Te font des sources de ciel,
Tremblantes, mais non taries;

Du ciel pour une heure encore,

Du bleu qui serre le cœur,

Amour couleur de Paris.

III

Les ombres peuvent descendre;
La rue et l'âme sont prêtes.

Mais il faudra que tes yeux
Me regardent de tout près
Pour que je les reconnaisse.

Il faut te pencher un peu
Maintenant que c'est la nuit;

Te pencher sur mon épaule,
Amour couleur de Paris.

IV

Qui t'arrête? Tes mains craignent
Le carrefour obscurci.

Est-ce l'ombre qui fait signe,
Ou la flamme plus heureuse?

Des chemins nous sont remis
Comme d'étranges pouvoirs.

Pour le songe ou pour le rire
Voici la plus forte rue.

Mais cette autre, torse et molle,
Ai-je peur qu'elle te grise
De ses lumières de miel?

Amour couleur de Paris.

V

Comme il est doux de marcher
Dans la broussaille invisible.
Mille influences fourchues
S'entrelacent à plaisir.

Il tremble dans ton regard
Une insolence furtive
Et l'inquiétude et l'audace
D'une bête des forêts.

Le péril tourne alentour;
Un pas écrase les feuilles;
Mais tu sais des voies secrètes
Dans les bruits et les lueurs;

Mais tu sais que l'ennemi
Te confond avec la brume,
Tant vos couleurs sont pareilles,

Amour couleur de Paris.

Les Quatre Saisons

L'AUTOMNE

Le monde attendait peut-être
A la porte du dormeur;
Pas de grâce pour les songes
Ni de sortie dérobée!

Mais voilà qu'au lieu d'un maître
T'accueille une délivrance
Étrange, que le brouillard
A nuitamment préparée.

Toute limite est vapeur,
Toute prison est fumée;
La demeure et le chemin
Sont au pouvoir d'une aurore.

Par l'abîme dont tu doutes
Un homme est poussé vers toi;
Vous glissez l'un contre l'autre
Comme deux astres fuyards.

Et des mouvements ondoient
Au bord de ta solitude,
Ruisselant de cette joie
Qu'ont les créatures neuves.

Mais avant que tu les nommes
Compagnons de ton exil,
Ils replongent d'un bond mol
Dans le limon éternel.

L'HIVER

Derrière les docks et les gares,
Dans un pays de murs aveugles,
Un carrefour s'étire, pris
A moitié sous un pont de fer.

Le vent y mâche des lumières
Toutes mélangées à la pluie,
Et rabat contre un pan d'usine
Un passant à la chair piteuse.

Mais ici, comme un bras massif,
Gonfle et durcit le temps des dieux.
D'ardents étages continuent
Les bars qui éclatent de gloire.

Entre des parois en velours
Mûrissent les foules dorées;
L'ombre même des boulevards
Est intérieure à du feu.

Nuit ouvrée! Ici, tout méprise
Les dons d'un univers suspect;
Le jour que nous plaignait le ciel
Est expulsé comme un vieux vice.

Que le vent de la terre absurde
Détonne contre les faubourgs!
Notre âme ne reconnaît plus
Que ce chant de ville accomplie.

LE PRINTEMPS

Qu'avez-vous, ce matin,
Fières pensées humaines?
Il n'est plus de pouvoir
Qui vous soumette encore.

Vous n'avez plus d'amour
Pour le tourment des rues;
Trop de fumées enseignent
Le chemin de l'azur.

Le plus beau mouvement
Échappe au carrefour
Et va dans la nuée
Faire un vol d'hirondelle.

Paris a-t-il des murs
Capables de tenir
Contre ce vent si frêle
Que la mer a suivi?

Quand déjà l'on entend
Les longs trains souterrains
Heurter l'ombre du sol
Pour trouver une issue.

L'ÉTÉ

Une rumeur nauséabonde
Nous recouvre comme un plafond,
Et plus haut, l'orage édifie
Une plus accablante voûte.

L'espace devient un cachot
Où l'on suppute la sentence.
Se courbant sur Paris, le monde
Cherche où l'enfoncer du genou.

Été, serviteur d'anciens dieux,
Tu veux m'entendre crier grâce;
Tu veux que notre âme rompue
Pleure au souvenir des forêts.

Il te plaît de meurtrir la foule
Du restaurant irrespirable;
De cingler avec tes lanières
Le sous-sol et le magasin.

Les quartiers, tu veux les disjoindre,
Comme un levier descelle un mur;
Plus rien ne doit marquer le centre
Qu'une angoisse un peu mieux nouée.

Mais tâche de peser à fond,
Sans faiblir, sans reprendre haleine,
Car nous n'attendons qu'un éclair
Pour nous rire de ton triomphe!

Palais du Monde

L'azur s'ouvrait sans défense
A des nuages rapides.
C'était bien une allégresse,
Mais qui manquait d'avenir.

Il nous fallait un été
Bâti sur quatre pilastres,
Une journée en coupole
Où le pas fît un écho;

Et non point ces vapeurs fausses
Qu'une fête, ou l'aventure
Semble emporter dans le ciel,

Mais qui déjà, de là-haut,
Aperçoivent et saluent

L'orage qui les appelle.

Ode

Qui me le dit, qu'en ce moment
Dans la pleine épaisseur du monde
Tourne, se creuse, tourne et manque
Un rond au loin d'espace mort?

Ou comme si le vent trouvait
Au centre d'une capitale
Une grand'place bien ouverte :
Personne, que le vent subtil.

Une sorte de carrefour
Vous appelle à la fin des rues,
Mais tous les hommes s'en détournent
Par des chemins qu'ils ont appris.

Qui vient de le dire, soudain,
En dépit des lampes tranquilles
Tandis que les oreilles tintent
Et que le sang fait un recul?

O D E

Il faudrait se lever d'ici
Partir — non pas avec les membres,
Peut-être, ni la chair assise —
Avec autre chose de moi.

Il faudrait arriver au bord
De ce lieu que le pas déteste ;
Puis bravement, d'un coup de force,
Passer, passer au nom de tous.

N'est-ce pas le devoir premier :
Coudre cette affreuse blessure,
Réparer le monde, là-même?
Le reste se fait à loisir.

Mais tout pèse d'un poids si las
Et l'entreprise est si lointaine
Que c'est beaucoup, déjà, pour l'âme
Que d'y penser plus d'un instant.

Achevé d'imprimer : le texte par Coulouma, à Argenteuil, et le portrait par Havermans, imprimeur en taille-douce, à Paris, le trente juillet mil neuf cent vingt et un.

179

9038/3 C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 004990635b

CE PQ 2635
.052A84 1921
COO ROMAINS, JUL AMOUR, COU
ACC# 1323791